

LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS :

PARIS.....	8 fr.
PROVINCE.....	9 fr.
ÉTRANGER.....	12 fr.

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois
Rédaction et Administration, 44, rue Hautefeuille, PARIS

15 Janvier 1899 — N° 20



(Cliché Carle de Mazibourg.)

SUR LA GLACE : LES PREMIERS PAS

LE CLUB ALPIN



L'INSIGNE DU C. A. F.

était loin d'être aussi développé qu'aujourd'hui où nous voyons chaque jour éclore de nouvelles sociétés, de nouveaux clubs sportifs — qui, par parenthèse seraient plus puissants et plus utiles s'ils étaient moins nombreux.

Ce fut à Interlaken, en Suisse, que le 4 avril 1857 l'idée de fonder un Club ayant pour but de faciliter les ascensions fut émise par quatre alpinistes passionnés, MM. William, John Matthews, E. S. Kennedy et le Reverend J. S. Hardy, qui pensèrent avec juste raison qu'en se groupant les amateurs de la montagne arriveraient plus facilement à vaincre les difficultés des cimes, jusque-là inaccessibles, et qu'en outre ils

faciliteraient l'initiation au commun des mortels et par conséquent augmenteraient le nombre des admirateurs des hautes cimes.

Grâce au zèle de ces quatre pionniers de l'Alpinisme, au mois de février suivant l'*Alpine Club* était fondé et tenait sa première séance à Londres sous la présidence de M. John Bill.

Ce hardi Alpiniste qui vingt fois avait bravé la mort pour atteindre des sommets qui semblaient inaccessibles devait périr dans un banal et stupide accident dû à l'imprévoyance d'un aiguilleur !

Que de fois la destinée aveugle est venue frapper ainsi des hommes qui semblaient voués à une tout autre fin. Aussitôt après avoir reçu la triste nouvelle le comité du Club Alpin se réunit d'urgence.

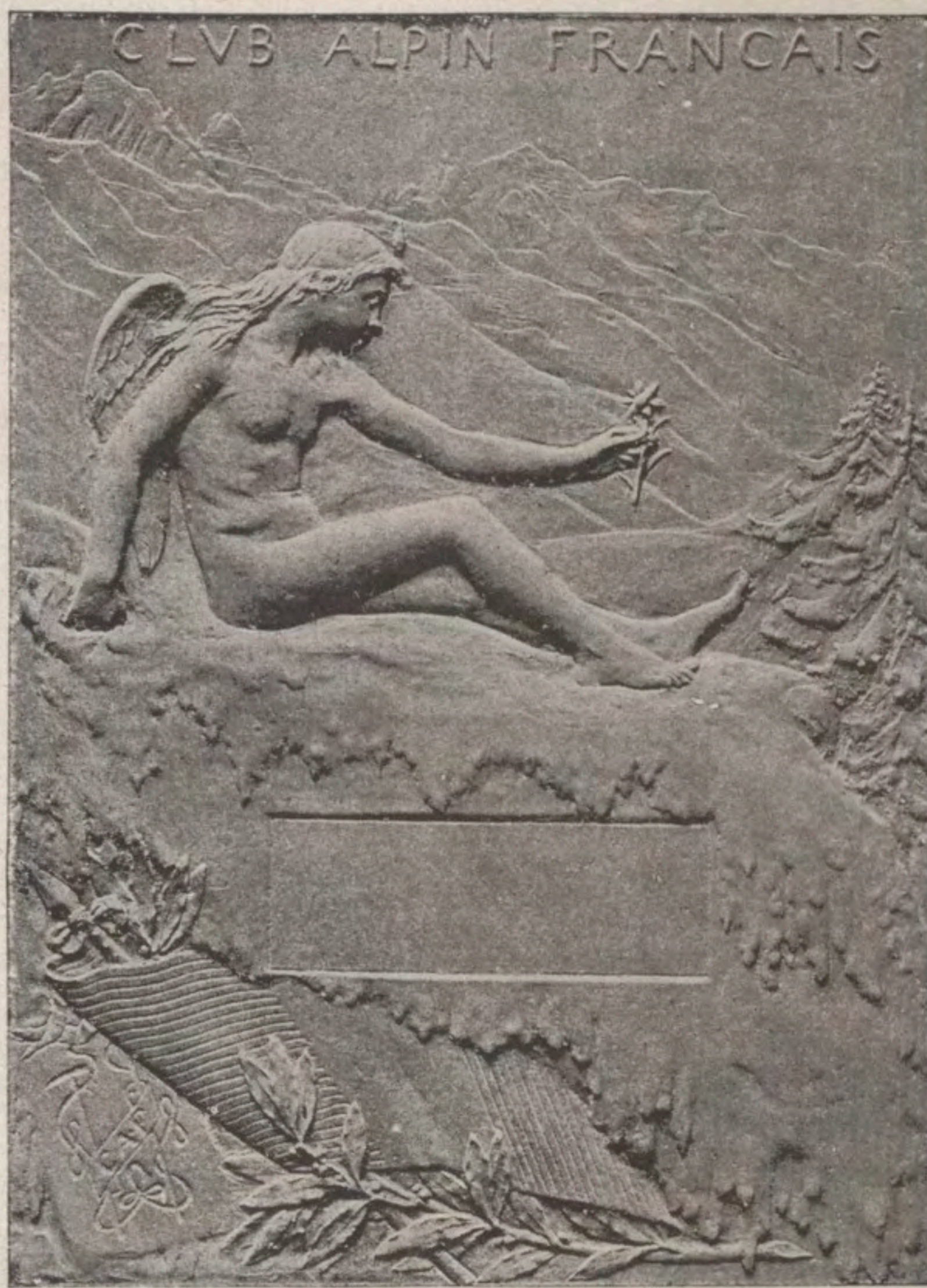
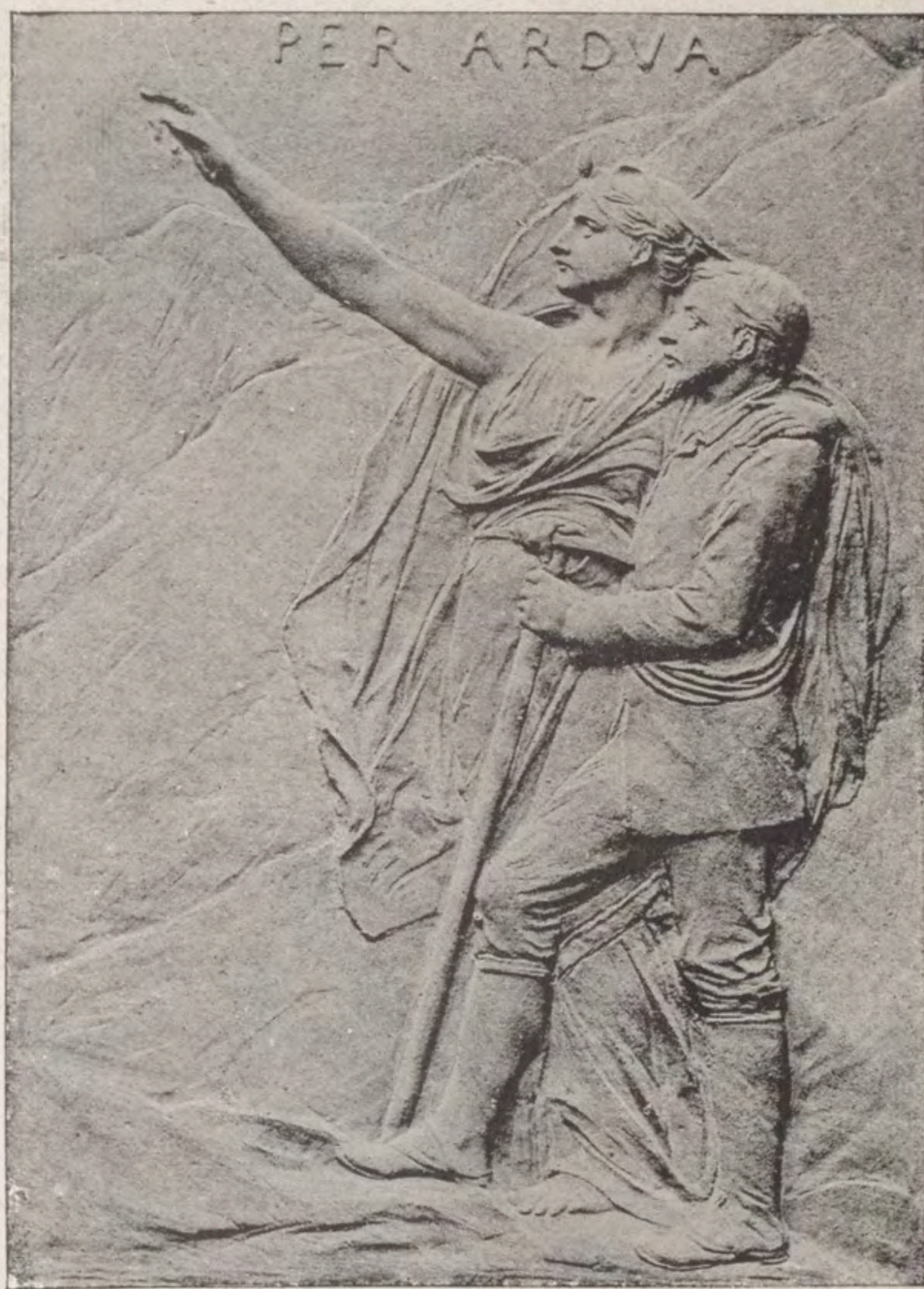
M. Cézanne, député des Hautes-Alpes fut élu président. Sous son intelligente direction et grâce à l'active propagande des membres fondateurs, le Club Alpin ne tarda pas à prospérer, et de toutes parts des sections se formaient : atteignant en moins d'un an le total respectable de 845 membres.

Chacune des sections conserve la direction et l'administration de son département ; elle nomme ses président, vice-président et bureau, mais elle dépend cependant de la direction centrale pour toutes les affaires d'un intérêt général.

Dès les premières années, qui suivirent la

fondation du Club, l'Alpinisme prit un développement considérable.

Tous les pics furent tentés et bien peu résistèrent à ces hardis jeunes hommes devenus mon-



LA PLAQUETTE DU C. A. F. GRAVÉE PAR ROTY.

Ne semble-t-elle pas ironique cette séance du premier Club Alpin se tenant à Londres, si loin de ces Alpes qui en avaient inspiré la fondation !

Malgré les succès du célèbre club anglais ce n'est que 17 ans plus tard que l'idée vint à des Français de fonder un club similaire, alors qu'il en existait déjà dans presque tous les pays de l'Europe.

Les premières bases de ce nouveau club furent il est vrai ébauchées à Aix-les-Bains en juillet 1870 par MM. de Billy, Abel Lemercier, Adolphe Joanne et Hubert Weflier ; malheureusement, la néfaste guerre de 1870 arriva et il ne fut pas donné suite à ces projets. L'idée tomba, pour n'être reprise qu'en 1874 par M. Abel Lemercier.

Ce fut à la suite d'une conférence faite par lui à la Société de Géographie, au cours de laquelle il raconta une ascension au Mont-Blanc, que M. Maunoir porta le premier souhait de bienvenue au Club Alpin Français et à son fondateur Abel Lemercier.

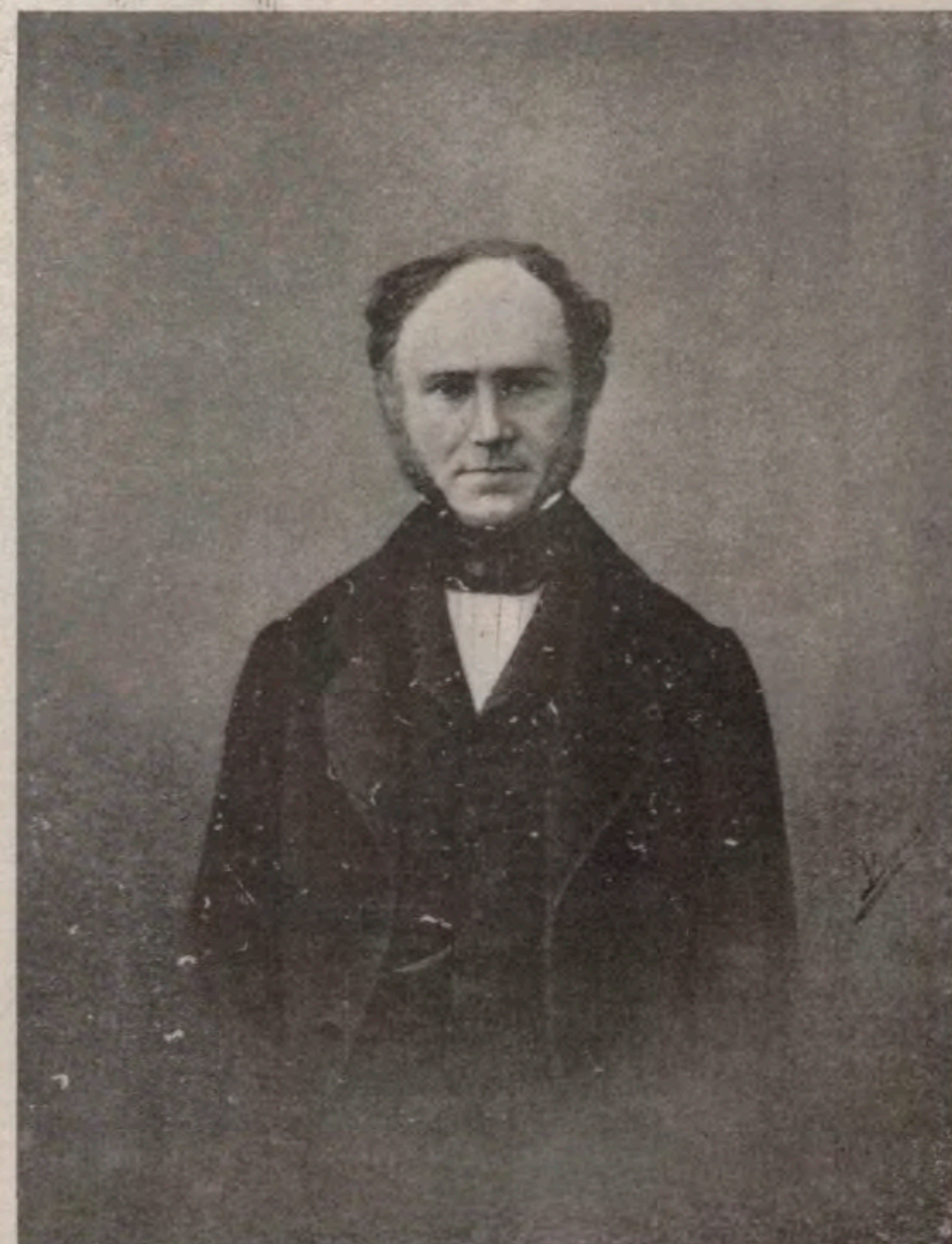
Ce fut le véritable acte de naissance de ce Club Alpin qui devait prospérer d'une façon si brillante.

Quelques jours après, le 2 avril 1874, 21 membres parmi lesquels MM. Cézanne, marquis de Turenne, Puiseux, Maunoir, Lequeutre, Gemard, A. Millot, A. Templier, se groupaient autour de M. Lemercier et se réunissaient chez M. Joanne. Le Club Alpin était définitivement et officiellement constitué.

M. de Billy ingénieur général des Mines, fils du célèbre général de Billy tué glorieusement au champ de bataille d'Iéna, fut acclamé président à l'unanimité.

Mais il était écrit que le Club Alpin Français, conçu à l'époque la plus douloureuse de notre histoire, aurait des débuts pénibles. Il semblait né sous une mauvaise étoile.

Deux jours après sa nomination de président du Club Alpin Français, les membres du bureau consternés apprenaient que M. de Billy venait d'être tué à cinq kilomètres de Dijon dans un accident de chemin de fer.

ABEL LEMERCIER, FONDATEUR DU CLUB ALPIN.
(D'après le tableau d'Emile Bayard.)

ÉDOUARD DE BILLY, PREMIER PRÉSIDENT DU C. A. F.

tagnards pendant les vacances et dont l'audace ne connaissait aucune impossibilité. C'étaient MM. Duhamel, Paul Guillemain, Salvador de Quatrefages, Puiseux, George Devin, C^{te} Russel, J. Lemerrier, Boileau de Castelnau, le vainqueur de la Meige, Henry Cordier, Perrin, etc.



ERNEST CÉZANNE, DEUXIÈME PRÉSIDENT DU C. A. F.

De 1875 à 1878 ces hardis grimpeurs posèrent leurs victorieux souliers ferrés sur tous les sommets, ne laissant plus à leurs successeurs que des routes tracées ou bien... la ressource d'aller chercher dans l'Himalaya ou le Caucase des cimes encore vierges.

Huit ans après sa création le Club Alpin avait su réunir dans les différentes parties de la France et même de l'Algérie des congrès si importants, et par ses travaux se créer une place si prépondérante, qu'il reçut la consécration officielle, et fut reconnu d'Utilité Publique le 31 mars 1882.

Le chiffre de ses membres qui, au début était de 845, était monté à 1.700 en 1875, 2.800 en 1878, 3.500 en 1879, atteignait 4.230 en 1882.

L'année de l'Exposition de 1889 fut également

reine d'acier commence à être considérée non plus comme un sport mais comme un transport, comme le mode de locomotion indispensable à tous, il va se produire un mouvement très accentué vers les autres exercices et l'Alpinisme encore inconnu des nouvelles générations en bénéficiera dans une large part.

Le C. A. F. quoique plus ouvert que l'Alpine Club, renferme les plus grands noms de la science, des arts, de la littérature, de la politique.

En tête le Président de la République qui en a accepté la présidence d'honneur à la suite de son voyage dans les Alpes.

Si nous feuilletons les listes, nous trouvons les noms connus de :

MM. Delombre et Leygues, ministres; Laferrière, gouverneur général de l'Algérie, président du Club en 1891-1892; Legrand, sous-secrétaire d'Etat; Méline, Boucher, anciens ministres; Blanc, préfet de police; Waddington, Denormandie, Chaix, J. Grimaud, sénateurs; général Arvers, créateur des bataillons alpins; colonels: Prudent, Quevillon, Fourtoul, Aillotte de la Fuye, Lamothe, Jacquin; commandant Krebs.

Docteurs Brouardel, Dujardin-Beaumetz, Potokoy.

Prince Roland Bonaparte, prince de Joinville, prince Bibesco.

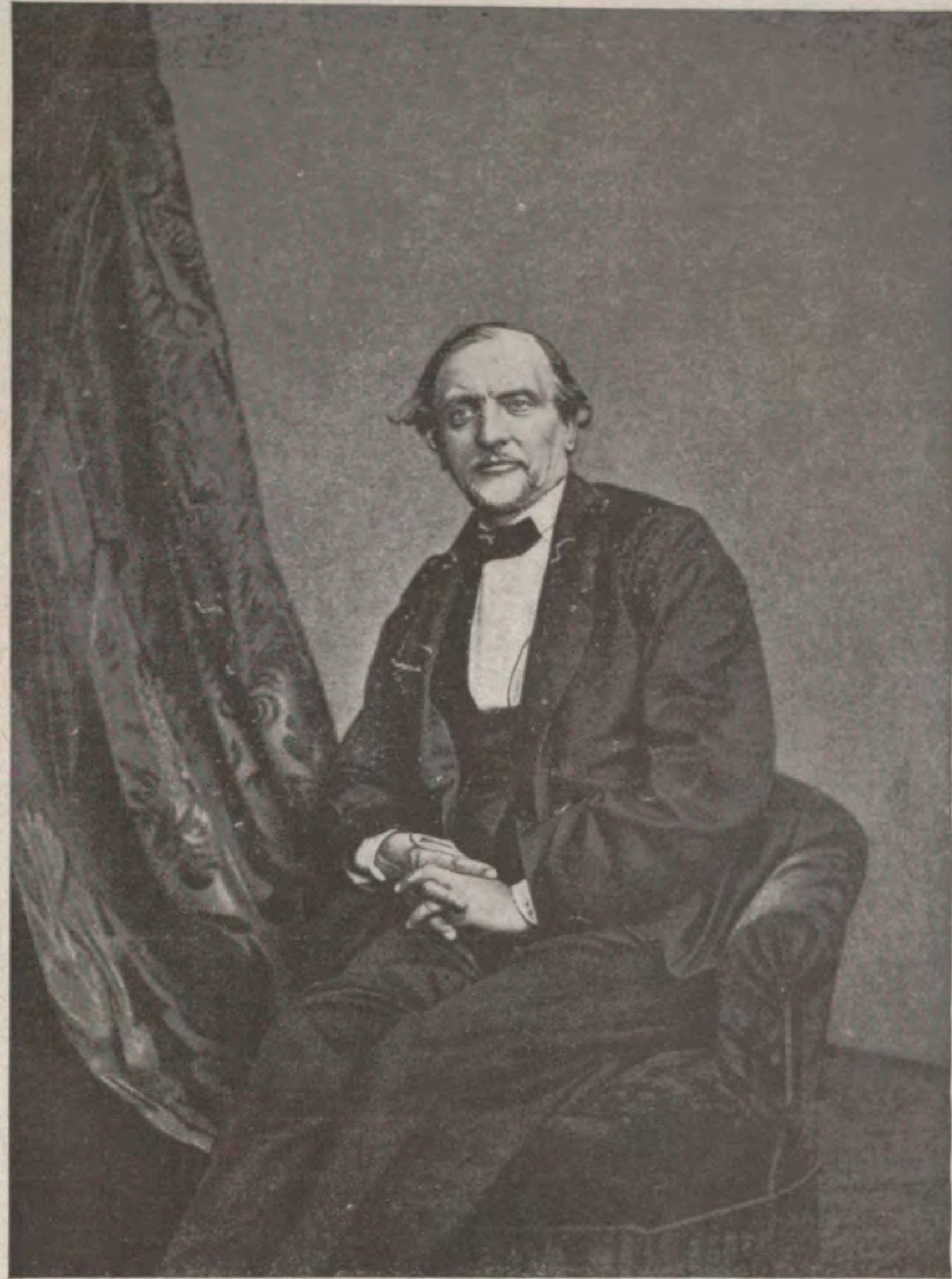
Davanne, président de la Société de photographie; Demange, avocat; Devin, président du Conseil de l'ordre des avocats du Conseil d'Etat; Rothschild.

Les éditeurs: Firmin-Didot, Hachette, Mame, A. Colin.

Bartholdi, Bonnat, Nadar, Picot, Reclus, Lichtenberger, Mors, etc.

La direction centrale n'est composée que d'hommes éminents qui ont tous un nom dans la science :

MM. Caron (Ernest), président; Schrader (Fr.) et Vallot (Joseph), vice-présidents; Durier (Charles),



ADOLPHE JOANNE, TROISIÈME PRÉSIDENT DU C. A. F.

lieutenant-colonel; Puiseux (Pierre); Richard (L.-A.).

Le C. A. F. est, on le voit, une véritable pépinière de savants et d'artistes groupés dans un même amour de cette montagne qui a le privilège de faire oublier les querelles de toutes sortes, politiques ou religieuses, car ces discussions semblent bien mesquines lorsqu'on se rapproche des hautes cimes.

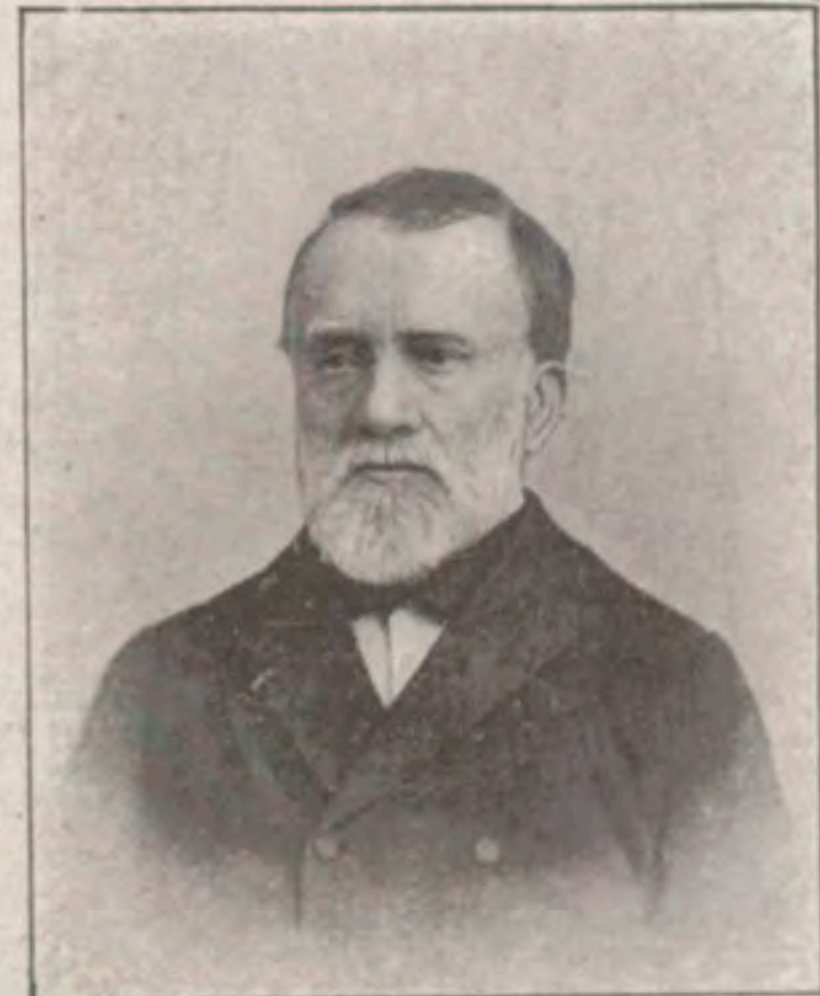
Je ne voudrais pas terminer cette étude sur le Club Alpin sans dire un mot de son œuvre; il faudrait un volume pour la décrire.

Un des bienfaits les plus utiles fut la formation des guides brevetés et leur instruction par des membres dévoués comme M. Duhamel, et ensuite la création des refuges et des chalets sur les points les plus inhospitaliers des montagnes. Dire combien d'existences ont été sauvées par ces petits abris parfois critiqués et pas toujours assez respectés par les touristes lorsqu'il fait beau temps, serait m'entraîner à faire l'histoire complète des Alpes.

Le premier de ces refuges fut le refuge Chancel, construit à 2.250^m d'altitude au bassin du glacier du Lac, dans le massif du Pelvoux. Ce premier chalet et ceux qui suivirent furent d'abord construits en pierres sèches. Ces constructions avaient l'énorme avantage de coûter relativement très bon marché, mais elles avaient l'énorme inconvénient de n'être pas solides, car elles ne tardèrent pas à être détruites par les intempéries ou les avalanches.

Depuis, tous les refuges ont été édifiés en bois sur des modèles fournis par M. J. Lemerrier, qui prit soin de faire construire des chalets types par d'habiles menuisiers de Paris, et qui une fois placés ont donné les meilleurs résultats comme solidité et confort.

Beaucoup de ces refuges portent les noms des



XAVIER BLANC, QUATRIÈME PRÉSIDENT DU C. A. F.



LE CONGRÈS D'ALGÈRE : LES MEMBRES DU C. A. F. REÇUS AU PALAIS DU GOUVERNEUR.

un grand succès pour le Club qui reçut la médaille d'or et vit les travaux de plusieurs de ses membres, MM. Schrader, J. Lemerrier, J. Vallot, Martel recevoir des récompenses justement méritées.

En 1891 le Club comptait 5.600 membres et 43 sections. Ils sont à l'heure présente plus de 6.000, et ce nombre ne tardera pas à augmenter considérablement, étant donné que l'ardeur de nos jeunes gens pour la bicyclette est apaisée et que la petite

président honoraire, secrétaire général; Templier (Armand), trésorier; Janssen (Jules), membre de l'Institut, président honoraire; Laferrière (Edouard), gouverneur général de l'Algérie, président honoraire; Joanne (Paul) et Lemerrier (Joseph), secrétaires des séances; Billy (Charles de); Bonaparte (prince Roland); Guyard (Albert), député; Lévasseur (Emile), membre de l'Institut; Millot (Albert); Nérot (James); Prudent



(Cliché Lemercier.)

NOTRE-DAME DES NEIGES : LE CONGRÈS DE BRIANÇON.



(Dessin de E. Guignes.)

RECHERCHE DU CHEMIN AU COL DE FROMAGE.



DESCENTE DANGEREUSE.

donateurs : Cézanne, du Lyon républicain; Abel Lemercier, Puiseux, etc.

En 1898, le Club Alpin possède 33 chalets ou refuges munis de lits et d'ustensiles de cuisine. Ils sont ainsi répartis :



(Cliché Lemercier.)

LE CONGRÈS DE BRIANÇON : LE BANQUET.

5 dans la Tarentaise, le plus élevé à 2.800^m au mont Pourri; 1 dans la Maurienne; 3 dans la Haute-Savoie, le plus élevé à 3.564^m à l'aiguille du Midi; 3 dans les Hautes-Pyrénées; 1 dans les Pyrénées centrales; 1 dans les Pyrénées orientales; 1 dans les Cévennes.

Il possède, en outre, 3 chalets en location dans

les sections de Gap, de la Maurienne et du Sud-Ouest.

En 1891 le C. A. F. fit construire sur la route du mont Blanc, sur les rochers des Grands-Mulets, à 3.010^m un observatoire qui permit d'intéressantes expériences à M. Janssen, membre de l'Institut.

C'est encore à un membre du Club que revient l'honneur d'avoir entrepris en 1890 ce travail surhu-



(Dessin de E. Guignes.)

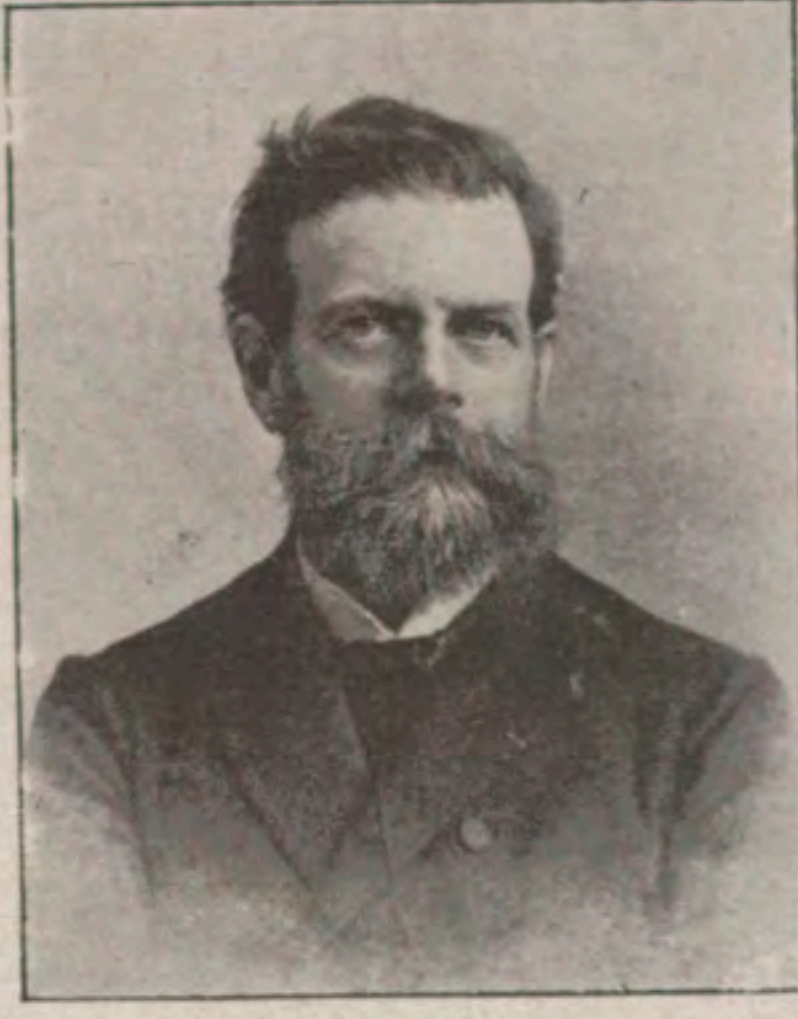
LE QUEYRAS : LES NATURELS DU PAYS.

main de construire un observatoire à 4.600^m d'altitude.

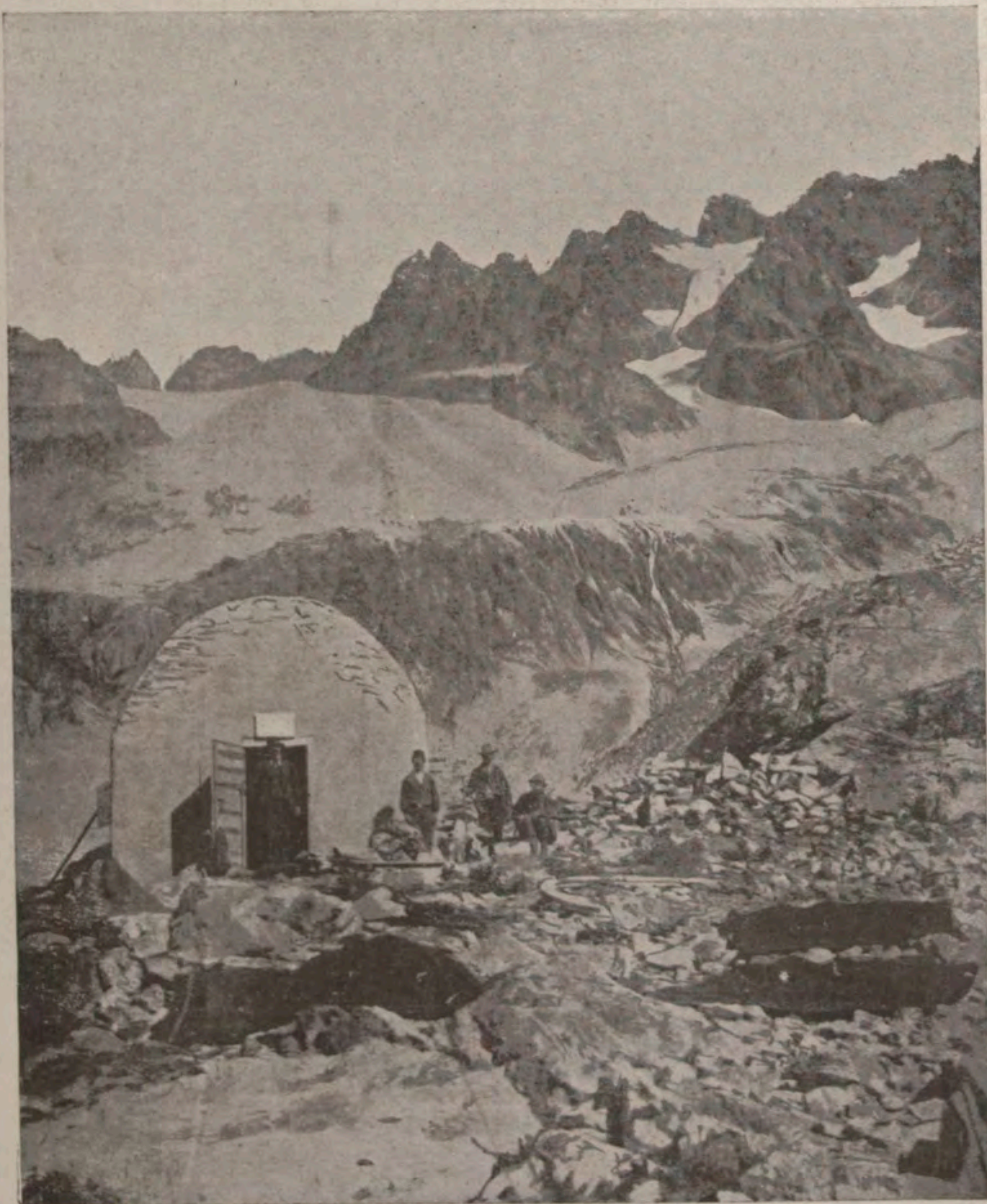
Les remarquables travaux de M. Vallot, directeur et propriétaire de l'observatoire des Bosses, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici.

L'affabilité de son accueil pour les Alpinistes qui montent au mont Blanc et qui ne craignent pas de le déranger dans ses pénibles travaux scientifiques est du reste légendaire, non pas seulement en France, mais dans le monde entier. De nombreux

touristes attendent même qu'il soit monté à son observatoire pour se risquer à tenter la dure escalade du géant des Alpes. C'est si réconfortant de trouver à 4.600^m, par 10 ou 15 degrés au-dessous de zéro, un bon grog bien chaud, que les plus abattus reprennent courage et trouvent la force de parvenir jusqu'au sommet !

M. CARON,
PRÉSIDENT ACTUEL.M. DURIER,
PRÉSIDENT HONORAIRE.M. E. BELLOC,
AUTEUR DE REMARQUABLES
RECHERCHES DANS LES PYRÉNÉES.M. SCHRADER,
VICE-PRÉSIDENT.M. JOSEPH LEMERCIER,
SECRÉTAIRE, AUTEUR DE LA PLUS
COMPLÈTE COLLECTION
PHOTOGRAPHIQUE SUR L'ALPINISME.

(Cliché Lemerrier.) INAUGURATION DU REFUGE VIQUET-TROUVÉ : LE BANQUET.



(Cliché Lemerrier.) REFUGE TUCHET (2,504 M.), ET LE GLACIER BLANC.

M. Vallot qui, le premier eut l'idée de cet observatoire sur la cime du mont Blanc et qui le fit construire à ses frais (fantaisie de savant qui lui coûte une cinquantaine de mille francs), ne voulut pas se risquer à l'édifier tout à fait au sommet où il est impossible de trouver le roc. Il craignait, avec juste raison, le mouvement des glaciers qu'il voulait précisément étudier mais non expérimenter au préjudice de sa coûteuse construction. Il se plaça donc à 300 mètres au-dessous, sur la roche la plus élevée qu'il put rencontrer.

Le gouvernement, jaloux sans doute d'avoir été devancé par un particulier, résolut de construire un observatoire officiel; mais comme on n'exposait que l'argent des contribuables, on n'hésita pas à le placer sur la glace, tout au sommet du mont Blanc, 4.810^m.

Il est à craindre que le mouvement lent mais continu du glacier ne le fasse redescendre vers Chamonix; bien heureux encore si notre observatoire officiel ne prend pas la route de l'Italie.

Un membre du C. A. F., M. Janssen, fut chargé de le diriger, et chaque année de nombreuses caravanes de savants français et étrangers reçoivent l'hospitalité dans ces deux observatoires et y font d'intéressantes découvertes.

Membres du C. A. F.: MM. Schrader, le savant géographe; Durier, Levasseur, membre de l'Institut; A. Martel, le père de « l'Alpinisme à rebours » qui découvrit les grottes de Dargilan, de la Lozère, de Bremabian dans le Gard, et qui rendit populaires les gorges du Tarn; Emile Belloc, auteur de remarquables recherches orographiques et lacustres dans les Pyrénées.

C'est toujours aux membres de la direction centrale de ce Club que nous devons d'admirer, en 1900, le panorama des Alpes françaises, qui sera l'un des clous de l'Exposition. C'est, en effet, en feuilletant la merveilleuse collection de photographies alpestres de M. Joseph Lemerrier (à l'obligeance duquel nous devons le plus grand nombre des intéressants clichés qui illustrent cet article) que M. Guyard et lui eurent l'idée de les



COMMENT ON CONSTRUIT UN OBSERVATOIRE : LES PORTEURS CHARGÉS DES MATÉRIAUX (D'après un croquis de M. Schrader.)

soumettre à des artistes, MM. Schrader et Steinheil qui, émerveillés et séduits, virent aussitôt quel incomparable panorama ils pourraient tirer de nos belles Alpes.

Ainsi le Club Alpin et chacun de ses membres en particulier a à cœur de faire connaître sous tous ses aspects et dans toutes ses conditions aux Français et aux étrangers ce pays si varié que Grotius proclamait « le plus beau royaume après celui du ciel et qui n'a jamais été visité comme il mérite de l'être: la France ».

M. JOSEPH VALLOT,
VICE-PRÉSIDENT, DIRECTEUR DE
L'OBSERVATOIRE DES BOSSÉS.

LUCIEN TIGNOL.



LE SPORT CHEZ LES MALGACHES

Les premiers Français qui parurent sur le sol du « Pays rouge » — M. Jules Carol appelle ainsi la grande île de Madagascar — étaient de ces esprits aventureux, entreprenants, courageux et pratiques

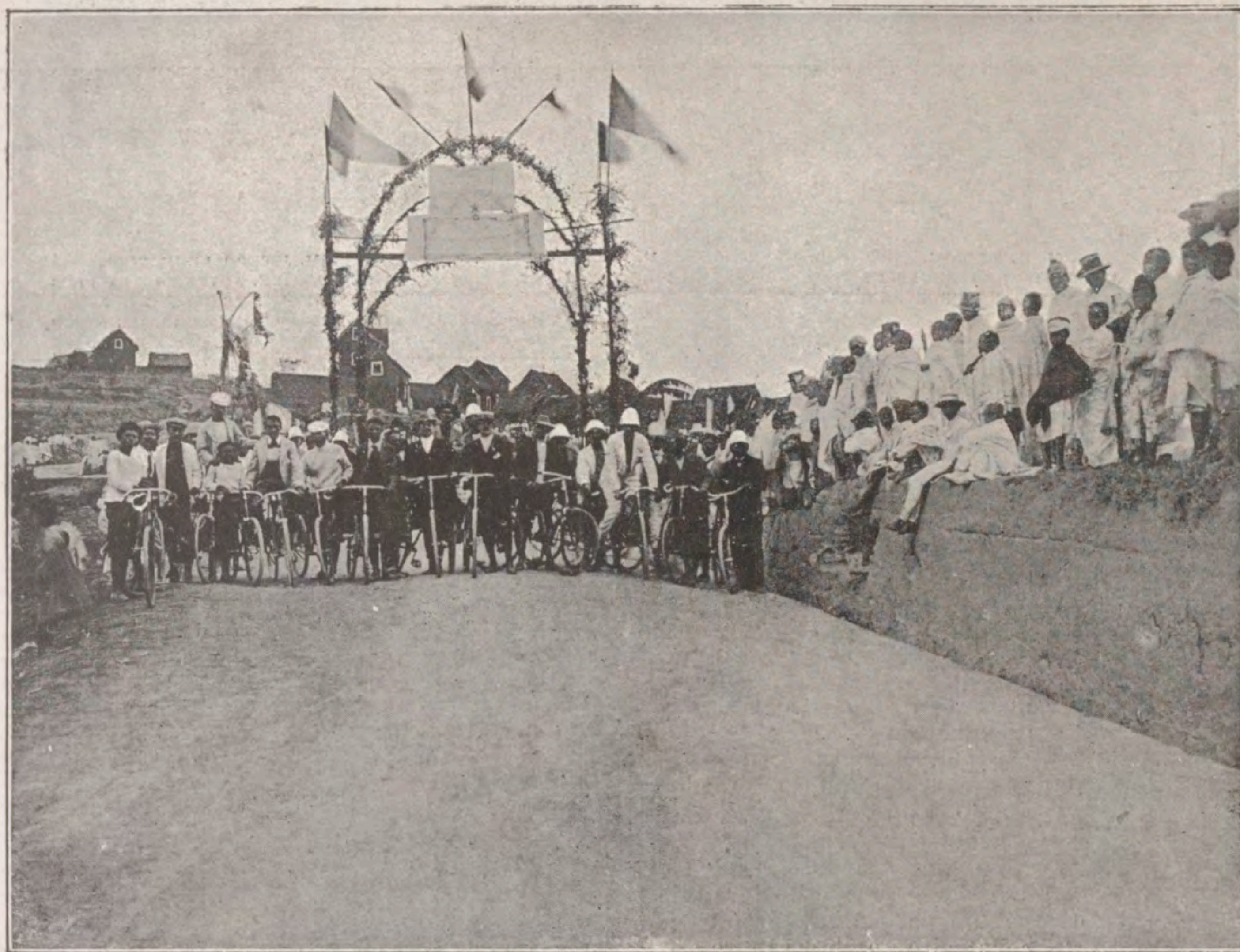
premiers fervents étaient d'autant plus épris qu'il était alors inconnu ou méconnu de beaucoup. Et c'est ainsi qu'avant bien des villes de contrées plus civilisées, avant bien des villes d'Europe même,

indigènes. Non pas pour touristes, il n'y a guère là-bas que les Européens amateurs de promenades; mais pour lutte. Les courses vélocipédiques amènent toujours quantité de spectateurs au vélodrome dont nous soumettons le cliché photographique aux lecteurs de la *Vie au Grand Air*; et il n'est besoin que de très peu de réclame pour attirer ce public à la piste. Pourtant le Sport-Club, seul organisateur, fait apposer quelques affiches dont le moindre défaut n'est pas la banalité. Ces affiches sont tirées, en « partie double » si l'on peut emprunter à la comptabilité un terme qui exprimera bien l'idée. A droite, c'est une affiche française, et à gauche une affiche malgache. On y apprend, entre autres choses intéressantes, que le mot courses a, en langue malgache, trois traductions. Et l'heureux Hova peut dire ou bien *fifanalana*, ou bien *hazakazaka* ou bien *mahagaga* pour désigner ce que nous autres pauvres Français pouvons simplement appeler des courses.

Ces courses se donnent souvent, *amy ny Alalany* M. le Gouverneur Général (ce qui veut dire sous la Présidence d'honneur du Général Gallieni).

Ce dernier, d'ailleurs, pour accorder son patronage aux fêtes vélocipédiques, reçoit fréquemment hommages et remerciements du Sport-Club de Tananarive. Et c'est ainsi qu'au retour d'un de ces voyages qui rappellent ceux des *missi dominici* et que de temps à autre accomplit dans une partie de l'île le Gouverneur général, on avait organisé des réjouissances, décoré la ville. Le Sport-Club de Tananarive ou du moins la majorité de ses membres actifs se rendit à bicyclette à la rencontre du général Gallieni: un photographe a fixé le groupe, au moment où il quittait la ville, et la plaque sensible a passé l'Océan: nous la reproduisons également.

Et vraiment, là, en cette île de Madagascar, plus que partout ailleurs, la vélocipédie au point de vue social, a été d'un heureux et bienfaisant effet. Les noirs détestaient cordialement les Européens envahisseurs; et les blancs n'éprouvaient que de l'antipathie pour les habitants du pays qui se mettaient souvent en travers de leurs projets. Les races restaient trop distinctes: ces gens dont les intérêts étaient le plus généralement les mêmes, se traitaient en ennemis. Il a fallu le cycle pour créer un trait d'union entre les deux camps opposés. Le Sport-Club de Tananarive — ce sera là son plus grand honneur, sa plus belle et sa plus remarquable performance — a réussi à opérer un rapprochement: l'insigne du S. C. T. que portaient et les uns et les autres a éteint un peu cette haine absurde qui les divisait.



LE DÉPART D'UNE COURSE À TANANARIVE À LA RENCONTRE DU GÉNÉRAL GALLIENI.

que M. Gabriel Bonvalot estime tant et dont il voudrait voir un si grand nombre — alors qu'ils sont si rares dans notre France.

Ils emportaient de chez nous l'amour des sports en général et en particulier du sport vélocipédique qui commençait seulement à se répandre et dont les

et qui plus est, de France, la capitale de Madagascar aura possédé son cercle sportif. Le *Sport-Club de Tananarive* existe depuis déjà quelques années, et Hovas et Sakalaves pourront se vanter d'avoir pratiqué les sports avant que nombre de fils de Normands et enfants de Bretons aient jamais connu ce qu'était le ballon du foot-ball ou la raquette du

SPORT-CLUB DE TANANARIVE

COURSES!

COURSES!!

COURSES!!!

AU VÉLODROME DE MAHAMASINA

Dimanche 16 Octobre 1898, à 2 heures p. m.

SOUS LA PRÉSIDENTIE D'HONNEUR DE M. LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL

PROGRAMME

1^{re} Course aux anneaux à bicyclette sans tenir le guidon.

Prix offert par M. Bouquinet

2^{re} Course de Malgaches à bicyclette, 10 tours.

Prix 1^{er} 25 francs

2^e 15 francs

3^{re} Exercices de gymnastique au trapèze.

4^{re} Course d'Européens à bicyclette vitesse, 3 tours.

1^{er} Prix offert par M. le Capitaine, Maire de Tananarive

2^e Prix offert par la Société des Linnéistes

5^{re} Exercices de gymnastique aux anneaux et barre fixe.

6^{re} Sauts en longueur et en hauteur avec tremplin.

7^{re} Exercices d'aérobic sur bicyclette.

8^{re} Course d'Européens à bicyclette, 30 tours.

1^{er} Prix offert par M. F.-W. Turner, Vice-Consul d'Angleterre

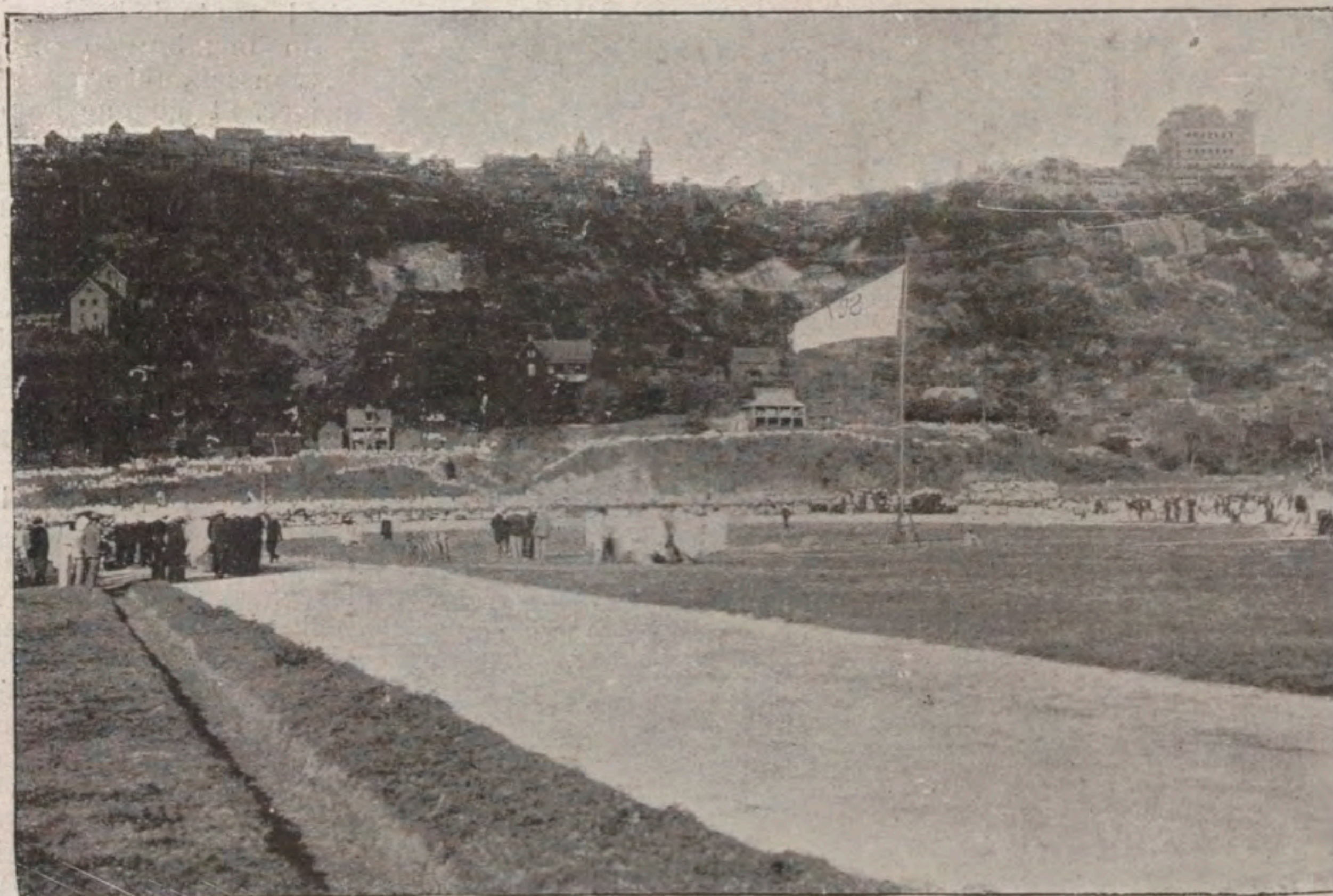
2^e offert par M. le Capitaine, Maire de Tananarive

LA MUSIQUE DU 13^e DE MARINE PRÊTERA SON CONCOURS

PRIX DES CARTES:

PELAGES: 5 fr. — TRIBUNES OFFICIELLES: 2 fr. — TRIBUNES LATÉRALES: 1 fr. — GALERIES: 0 fr. 20
Les cartes sont en vente au Cercle Français au Grand Hôtel, chez les principaux commerçants et dans tous les kiosques.

FAC-SIMILÉ D'UNE AFFICHE.



VÉLODROME DE TANANARIVE.

jeu de cricket. Mais, si le Sport-Club de Tananarive, fondé par des sportsmen éclectiques dont quelques-uns sont nos amis, se propose de favoriser tous les sports et déjà a pu former des équipes de plusieurs d'entre eux, c'est encore le Cycle qui a la faveur des

Que tous ceux qui adressent parfois à la Bicyclette des reproches injustes et immérités, considèrent désormais, avant de s'emporter contre elle, les services qu'elle aura rendus aux hommes du « Pays Rouge ».

J. AMY.

PATINS, PATINAGE & PATINEURS

L'HIVER vient de faire une sérieuse apparition et la gelée a sévi dans la campagne : le thermomètre y est descendu à 10° sous zéro. Aussitôt les amateurs



(Cliché Carle de Mazibourg.)

L'UNION FAIT LA FORCE. (PAS DE QUATRE.)

de patinage, ce sport exquis de la vie au grand air, ont fourbi leurs chaussures d'acier et sont allés se livrer à leur exercice favori. Nous donnons aujourd'hui un premier article sur le patinage ; il est d'une actualité immédiate.

d'eau glacée, à l'aide de chaussures spéciales, n'a jamais eu assez d'importance pour que les savants se livrassent à des recherches particulières, au sujet de ses origines.

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que cet art, tel que nous l'entendons, ne nous vient pas des pays septentrionaux ; il a eu son origine chez les peuples habitant les zones tempérées : les Anglo-Saxons, les Celtes, les Germains, les Sarmates.

Les patins des peuples primitifs étaient faits des tibias des gros animaux domestiques, ou des grands fauves. On a retrouvé des spécimens de ces patins un peu partout : en Danemark, au midi de la Norvège, en Hollande, en Angleterre.

L'os destiné à glisser était coupé à la longueur du pied et taillé à plat sur trois faces longitudinales, de façon à former un long prisme ; le pied se posait sur l'une des faces et les deux autres côtés de l'os venaient former l'angle aigu touchant la glace ; des trous, percés aux extrémités de l'os, laissaient passer des courroies de peau servant à fixer les patins aux pieds.

Les Grecs et les Romains n'eurent aucune idée du patinage, puisque les mots désignant cet exercice, ce sport, n'existent pas dans leurs langues ; aux très rares occasions où les soldats romains, dans leurs excursions les plus septentrionales, virent les Barbares glisser sur la face gelée des fleuves et des lacs, ils crurent à quelque sortilège, à quelque pouvoir des dieux du Nord, inconnu à leurs dieux.

Cependant, en outre des habitants de l'Europe centrale, il est bien évident que les peuples scan-

mettre à profit la moindre nuit de gelée, la plus mince couche de glace, N'y eût-il de la glace que pendant trois jours, deux jours, un seul, les ama-



(Cliché Carle de Mazibourg.)

DANS L'EMBARRAS !

teurs du sport ont chaussé leurs patins et se sont exercés. Nous n'avons pas cette constance ; de là notre infériorité.

Cependant, nous avons toujours possédé en France de très habiles patineurs, et l'invention des figures sur la glace doit être attribuée aussi bien à un Français qu'à un Anglais.

Ici, je vais nécessairement citer le fameux chevalier de Saint-Georges, ce prototype pour nos sportsmen d'à présent, le cavalier consommé, le



(Cliché Carle de Mazibourg.)

DEHORS À GAUCHE. (PAS DE TROIS.)

« Les origines du patinage se perdent dans la nuit des temps. » Cette phrase, si commode à écrire quand on est à bout de science, trouve ici une application absolue. L'art de parcourir les surfaces

dinaves doivent figurer aussi parmi les premiers patineurs. Comme je l'ai dit plus haut, on a retrouvé, dans le sud de leur péninsule, des spécimens de patins primitifs.

Mais le midi de la Suède et de la Norvège forme une exception — toute spéciale — parmi les contrées septentrionales de l'Europe. Les fjords de leurs côtes dentelées sont constamment baignés par les courants du Gulf-Stream venu des tropiques, et il en résulte un élèvement constant et considérable de la température dans ces régions qui peuvent se placer parmi les tempérées.

Les Anglais nous le disputent en grâce et ils nous ont dépassé en habileté par leur pratique constante du patinage.

Quoique leur climat ne diffère pas beaucoup du nôtre, les patineurs anglais savent s'organiser pour



(Cliché Carle de Mazibourg.)

UNE GLISSADE.

Un tireur au pistolet par excellence, la plus fine lame de son temps et le patineur le plus extraordinaire. N'est-ce pas le chevalier qui, avec son patin,



(Cliché Carle de Mazibourg.)

EXILÉS SUR LA GLACE.

dessinait des pensées et écrivait le nom de Marie-Antoinette, entouré de fleurs, sur la glace polie de



(Cliché Carle de Mazibourg.)

SUR LE GRAND LAC.

la pièce d'eau des Suisses, à Versailles? N'est-ce pas lui qui parcourait l'immense miroir, en quatre de ces gracieuses courbes appelées *pendules*?... pendant que la Reine, heureuse encore à cette époque, souriait doucement, du haut des cent marches, au hardi patineur!

Les Anglais ne peuvent pas, que je sache, nommer un dessinateur au patin, avant le chevalier de Saint-Georges.

Aux hivers de cette époque, la glace des pièces

se mettre à la poursuite des soldats hollandais. Si les Anglais ont, au sujet du patinage, plus de pratique actuelle que nous, nous n'avons rien à leur envier en ce qui regarde l'habileté et la pratique passée.

Jadis, en France, on patinait sur les étangs de la Glacière, sur les bassins de la Villette et de la Gare, sur le canal de l'Ourcq. On allait aussi sur le lac d'Enghien qui offre, quoique bien plus grand, de la ressemblance avec l'étang du Buen-Retiro, à Madrid. Mais tous ces endroits ont été



abandonnés depuis de longs jours, pour les différentes pièces d'eau des bois de Boulogne et de Vincennes et de Villebon.

Les Viennois sont aussi des patineurs fort habiles; les adeptes du patin fréquentent les prairies basses qu'inondent l'Augarten et les lagunes du Prater. Mais leur lieu favori de réunion, c'est le lac du Belvédère où vont les élégants et les élégantes, les amateurs, des sports quels qu'ils soient.

A Madrid — cela surprendra beaucoup de gens, — les hivers sont assez rudes pour qu'on puisse patiner fréquemment sur le grand étang du Buen-Retiro, qui encaissé entre de belles murailles avec un escalier commode dont la dernière marche touche au niveau de l'eau, semble



(Cliché Carle de Mazibourg.)

MONSIEUR, MADAME ET BÉBÉ.

d'eau de Versailles était l'endroit des réunions des gens du bel air; on venait y déployer ses grâces et son habileté sur le patin.

Il y eut alors de grands tournois de patinage qu'encourageait la reine de France. Des Anglais vinrent prendre part à ces luttes, et le sport n'y fut jamais aussi goûté.

Bien longtemps avant, sous le règne de Louis XIV, le patin fut employé dans les armées françaises. Lors des guerres contre les Hollandais, Catinat, harcelé sans merci par les bandes du Stathouder, qui traversaient l'Escaut sur leurs patins et s'en allaient rapides comme le vent, leur prouesse accomplie, Catinat donc fit fabriquer des patins, les distribua à quelques compagnies de ses troupes et put — après quelques tentatives infructueuses —

fait à dessein pour les patineurs.

C'est un vrai régal de patiner au Buen-Retiro; la musique de la garde royale ou de quelque autre régiment vient y jouer, et les senoras, emmitouflées comme des septentrionales, applaudissent aux joutes des patineurs avec autant d'entrain qu'elles acclament les prouesses des toréros, aux chauds après-midi de l'été.

Je n'ai ni la prétention, ni l'envie, ni l'espace nécessaire pour faire ici un cours complet de patinage; je me contenterai d'indiquer la façon de

dessiner certaines figures sur la glace, au moyen des deux patins.

Comme on a pu en juger par le patin hollandais, la longueur de la lame donne la vitesse, de même que son épaisseur plane ou convexe dans la partie qui touche la glace.

Donc pour faire de la fantaisie, il faut se servir de patins à lames courtes, ayant une concavité ou cannelure dans son épaisseur, de façon à offrir deux *tranchants* bien accentués. De plus, il faut se servir de lames arrondies à l'arrière comme à l'avant; on trouvera dans ce genre de patins une facilité et une aisance bien supérieures à celles qu'offrent les lames coupées carrément aux talons. Je sais que cette carrure sert à l'arrêt, mais elle nuit — si elle n'empêche pas — aux mouvements en arrière.

Quant à s'arrêter avec des lames rondes de l'arrière, rien n'est plus simple; en pleine vitesse, appuyé hardiment, le pied inactif devant l'autre, à angle droit, en pressant la glace graduellement. Bientôt vous arriverez à vous arrêter net, sans grincements désagréables et sans éraflures de la glace.

Je supposerai — tout de suite — que le patineur sait décrire les grandes courbes, en se servant à volonté des tranchants intérieurs et extérieurs des lames de ses patins; ce dernier point est très important.

Du reste, l'habitude de l'usage des deux tranchants s'acquiert rapidement, en penchant le corps à droite ou à gauche; ainsi, si patinant sur le pied gauche, par exemple, on se penche à droite, on se sert du tranchant intérieur; se penchant à gauche, on se sert du tranchant extérieur; et, prise à l'inverse, cette théorie est applicable au pied droit.

L'alphabet tout entier est très faisable avec les patins; les profanes, en fait de patinage, ne doivent pas crier à l'invraisemblance quand on leur affirme



(Cliché Carle de Mazibourg.)

UNE LEÇON.

que Saint-Georges et quantité d'autres patineurs depuis, écrivaient — et écrivent encore — des noms sur la glace, en les entourant même de fleurs.

ALFRED DE SAUVENIÈRE.

LES TRAVERSÉES DE LA MANCHE EN BALLON

A lire les journaux anglais de ces derniers jours, on se serait figuré que deux enfants de la noble Angleterre venaient d'accomplir le treizième travail d'Hercule, en traversant la Manche en ballon.

Les deux malheureux aéronautes furent précipités sur les rochers et périrent victimes de leur imprudence. Depuis lors, de nombreux aéronautes renouvelèrent cette tentative, mais sans succès.

En 1883, le 27 mai, François Lhoste, enfant de Boulogne-sur-Mer, brillant élève volontaire de l'Académie d'aérostation et des fondateurs de la Société française de navigation aérienne et principalement de M. Triboulet, le sympathique et distingué secrétaire général, à l'obligeance duquel nous devons tous ces

intéressants détails, voulut, à son tour, tenter cette traversée aérienne.

Il partit de Saint-Omer, près Boulogne, passa sur Calais, et fut entraîné au-dessus de la Manche; mais les vents faisant un circuit, il fut ramené vers la Hollande, où il descendit à Wissingen.

Ce succès encouragea notre jeune compatriote qui, le 29 juillet 1886, traversa de nouveau la Manche, de Cherbourg à Londres. Il était accompagné de Mangot. Le ballon passa au-dessus de Bognor, de Little Hempton, d'Atun et d'Epsom et toucha terre à Londres.

Son dernier voyage dans lequel il était accompagné de Mangot et de M. Archdeacon lui coûta la vie (13 novembre 1887).

Il était parti de l'usine à gaz de la Villette, à bord de l'*Arago*, et avait, après quelques heures, déjà atterri à Caudebec. La proximité de la mer tenta de nouveau le jeune et courageux aéronaute qui voulut recommencer un voyage qu'il avait déjà plusieurs fois mené à bien. Après avoir débarqué M. Archdeacon, il remonta dans les airs avec son deuxième compagnon de route. On ne les a plus revus!

La ville de Boulogne-sur-Mer a élevé, par souscription, un superbe monument à la mémoire du jeune et hardi aéronaute, et s'enorgueillit, à juste titre, de lui avoir donné le jour.

Donc, ainsi que nous le disions en commençant, c'est bien à nous, Français, que revient l'honneur d'avoir, les premiers, franchi en ballon le détroit

du Pas-de-Calais. Remarquons en passant que la traversée d'Angleterre en France est beaucoup plus facile que celle de France en Angleterre; car, ainsi que nous l'explique M. Triboulet: « En Angleterre, les vents qui se dirigent vers le littoral français sont d'un régime assez fréquent, et, lorsqu'ils soufflent, leur courant est continu et sans interruption, et à moins d'accidents toujours à craindre, lorsqu'il s'agit de voyages semblables, les aéronautes n'ont, en quelque sorte, qu'à se laisser pousser par le vent, en surveillant simplement la force ascensionnelle de leur ballon, afin de ne pas descendre trop tôt. »

« Lorsque, inversement, on tente d'aller de France en Angleterre, les vents favorables sont relativement rares, et il faut se défier du courant qui se bifurque en quelque sorte à un moment donné et emporterait vers l'Océan l'imprudent aéronaute qui n'aurait

« pas pu s'échapper à temps. »

C'est ce qui explique que les traversées de la Manche ont été plus souvent couronnées de succès en allant d'Angleterre en France, qu'en allant de France en Angleterre.

Lhoste, par suite de ses nombreuses tentatives, avait réussi à bien saisir et comprendre les manœuvres qui sont nécessaires pour échapper au courant meurtrier entraînant vers l'Océan.

Ses observations lui avaient appris qu'au départ il faut se maintenir à 700 ou 800 mètres dans le courant se dirigeant vers les côtes anglaises, mais que, ce courant se bifurquant, il est nécessaire de



TRAVERSÉE DU PAS-DE-CALAIS PAR BLANCHARD (DOUVRES À CALAIS, 7 JANVIER 1785).

En tout et pour tout, toujours accapareuse, la blonde Albion!

Elle n'eût pas été fâchée de laisser croire que MM. Parceval Spencer, aéronaute, et Lawrence Swinburne, rédacteur au *Daily Chronicle*, étaient les premiers qui exécutaient par la voie des airs la traversée du détroit du Pas-de-Calais.

Il n'en est rien! Et l'honneur en revient, disons-le de suite et sans fausse modestie, à deux de nos compatriotes qui, à près d'un siècle de distance, réussirent à mener à bien cette périlleuse entreprise.

Le premier, Blanchard (Jean-Pierre), partit de Douvres le 7 janvier 1785 et atterrit à Calais. Il était accompagné du docteur américain Jeffries.

Blanchard avait appliqué à la nacelle de son ballon à gaz, des ailes et un gouvernail (Voir le dessin ci-contre), et exécuta par la suite plus de cinquante ascensions, qui font de lui un des premiers aéronautes français; par sa traversée de Douvres à Calais, il avait attiré sur lui l'attention générale.

Le 15 juin de la même année, Pilâtre de Rozier et Romain tentèrent de renouveler l'exploit de Blanchard.

Ils partirent de Boulogne-sur-Mer avec une aëromontgolfière et avaient lieu de croire à la réussite de leur projet; mais, par suite d'une manœuvre imprudente, l'aérostât prit feu et fut entièrement consumé dans les airs.



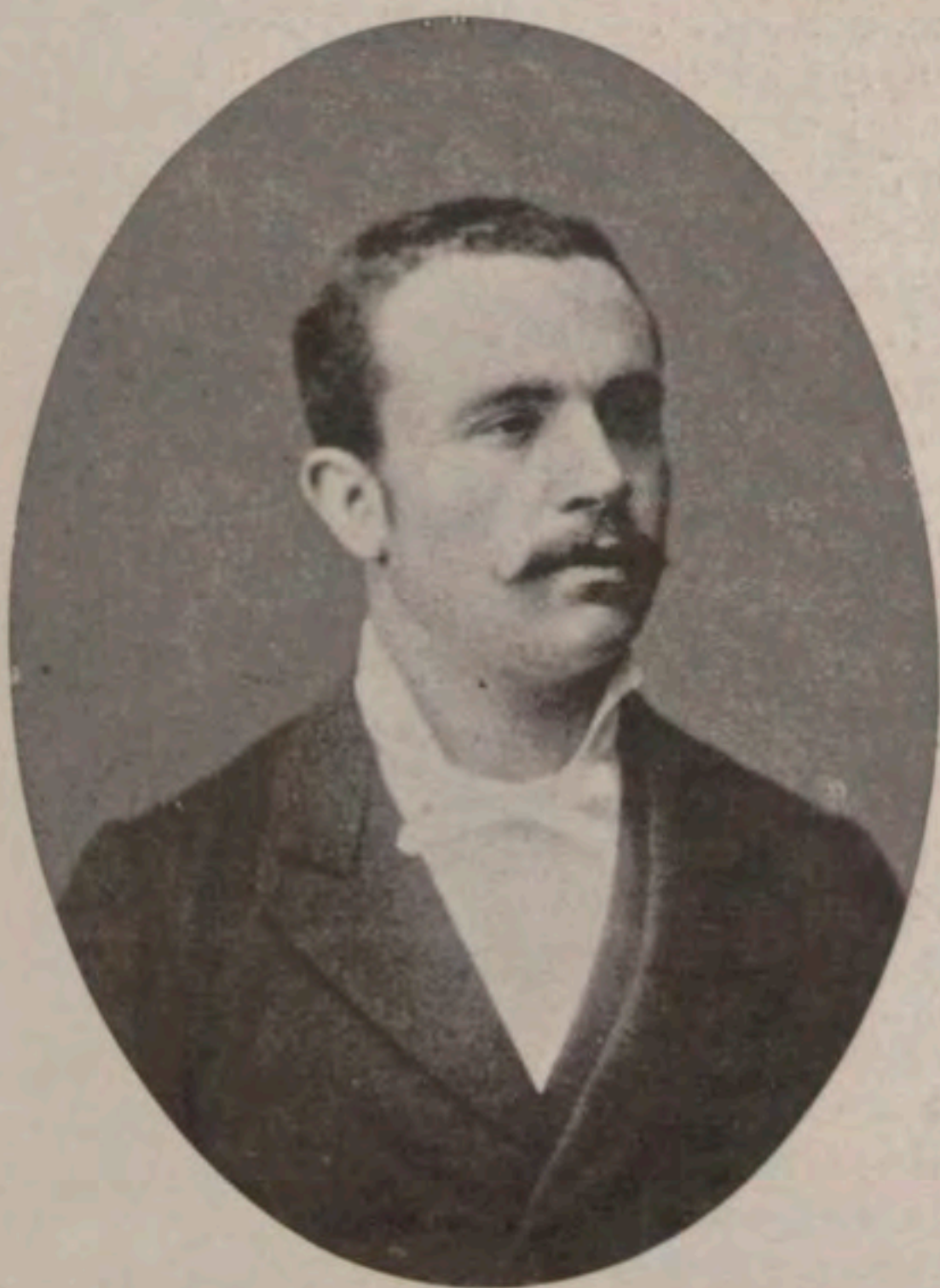
TRAVERSÉE DE LA MANCHE PAR PERCEVAL (LONDRES-FÉCAMP, 21 DÉCEMBRE 1898).

Son ascension du 14 juillet de la même année ne fut que la répétition de la précédente, et il descendit encore en Hollande, à Middlebourg.

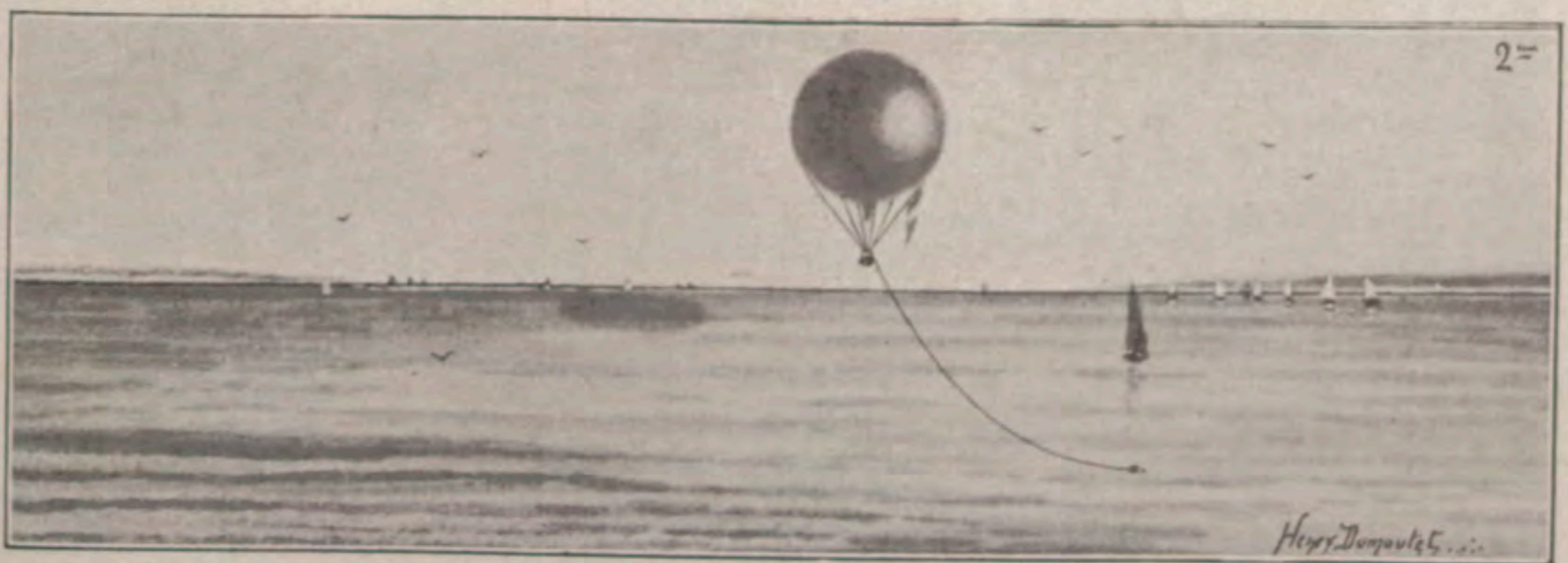
Une troisième tentative l'amena plus près du but qu'il se proposait.

Parti de Boulogne, il fut signalé à Dunkerque, il traversa la Manche, mais pris par le courant qui l'entraînait de nouveau, il préféra descendre, et l'aérostât tomba dans la mer près des côtes anglaises entre Ramsgate et Margate.

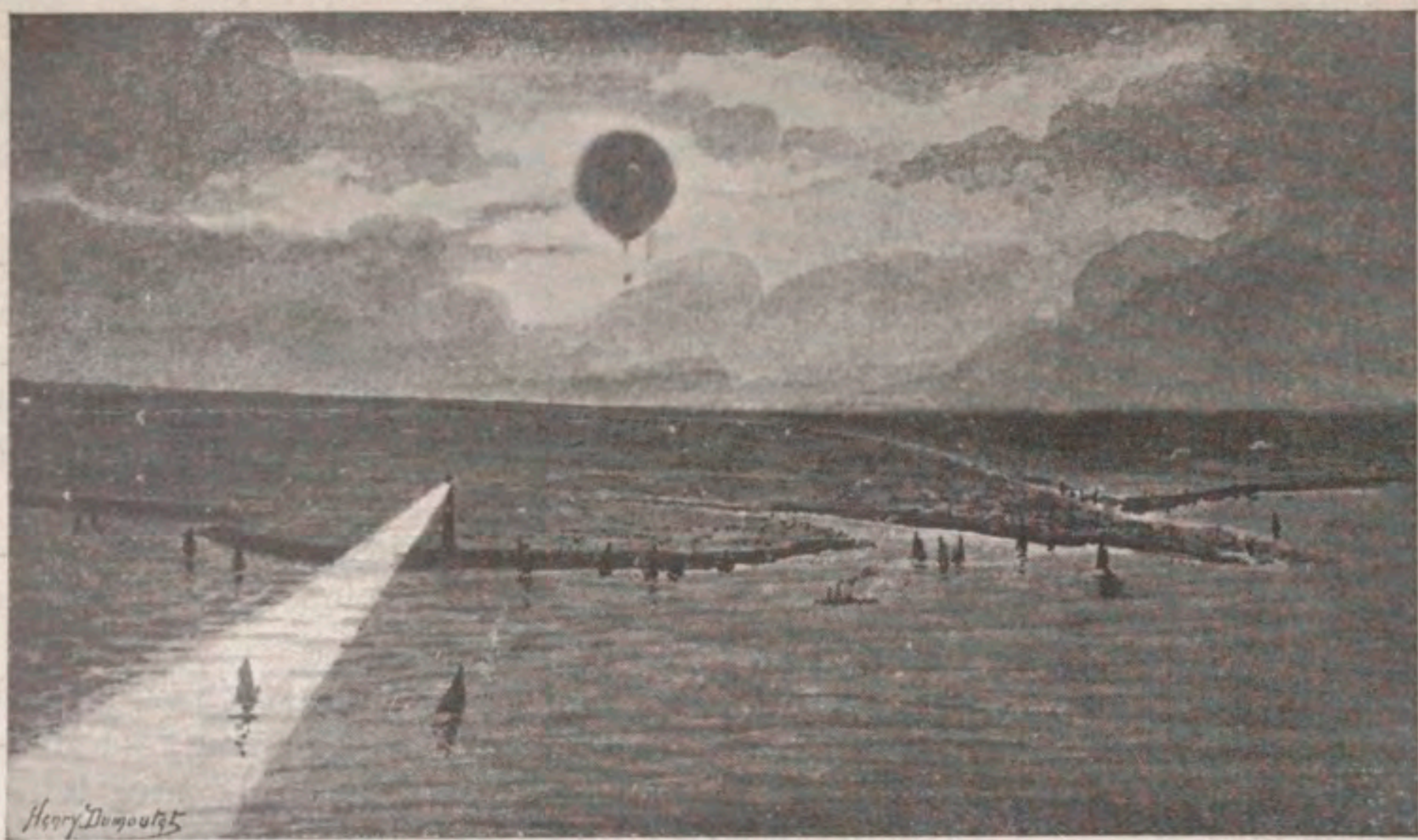
Opiniâtre, il renouvela ses essais le 9 septembre. Il partit le soir à cinq heures de Boulogne, poussé par un courant qui le porta tout d'abord à proximité du cap Gris-Nez, puis l'entraîna vers l'Océan, le ramena vers les côtes d'Angleterre, pour le porter ensuite vers la mer du Nord. Après avoir ainsi lutté longtemps, il fut assez heureux pour passer au-dessus de Folkestone, Sundgate, Hythe; il atterrit à onze heures du soir (Voir dessin ci-contre)



LHOSTE.



TRAVERSÉE DU PAS-DE-CALAIS PAR F.-L. LHOSTE (BOULOGNE-HYTHE, 9 SEPTEMBRE 1885).



l'abandonner à un moment donné et de s'élever à 1,200 mètres, où l'on trouve un deuxième courant allant dans la bonne direction, et ne la quittant plus.

Saint Romain de Colbosc, au nord de l'estuaire de la Seine (voir le dessin ci-contre) et que son voyage total n'a duré que 5 heures 35 minutes.

F.-N. LAGRANGE.



LA SALLE JEAN-LOUIS

La salle d'armes que dirige avec tant de talent le jeune maître Kirchhoffer et qui est connue sous le nom glorieux de salle Jean-Louis, a, la première, donné son assaut annuel très brillant comme toujours. C'est donc par elle que nous commencerons l'étude des différentes salles d'armes de Paris.

La salle Jean-Louis est située place Saint-Michel, n° 6, en plein quartier latin. Elle comprend une grande salle de travail où une douzaine de bandes de linoléum permettent aux nombreux élèves du jeune professeur de s'aligner et se tirer en long comme en large, un salon de conversation-fumoir, dont les murs sont surchargés de portraits d'escrimeurs ou de dessins de Régamey, le peintre escrimeur et d'escrimeurs célèbres, un vestiaire très confortable. Partout, aux murs, des trouvaillies faites par ce chercheur de Kirchhoffer ou des reliques précieuses : le fleuret de Jean-Louis, un brevet de maître d'armes avec la signature du même Jean-Louis et de plusieurs autres professeurs disparus, mais célèbres, etc., des séries de dessins ou de gravures sur l'escrime, un vrai musée enfin.

C'est là, dans ce cadre, que travaillent Kirchhoffer, ses prévôts et ses élèves.

Un mot sur eux.

Kirchhoffer est tout jeune encore, quoique déjà maître et classé parmi nos premiers. Il est fils d'un maître d'armes connu qui, en le faisant travailler de la main gauche, réforma complètement une déviation de la colonne vertébrale. L'élève prit goût aux armes et devint rapidement aussi fort que son maître.

A la mort de celui-ci, en 1890, Kirchhoffer à peine âgé de 17 ans — il était né le 19 décembre 1873 — devint chef de famille. Il avait à faire vivre sa mère

et ses deux sœurs. Vigeant séduit par son sérieux et voyant en lui de grandes aptitudes, le fit travailler non seulement comme escrimeur, mais comme homme, l'engagea à compléter son éducation et son instruction et en fit un professeur accompli, double d'un homme du monde.

Ses traits accentués et énergiques, indiquent une volonté tenace et une résolution inébranlable; de petite taille, mais robuste et bien pris, sa main est d'une extrême finesse, et sur

ce point, quoique gaucher, il en pourrait remontrer aux meilleurs droitiers. Beaucoup de vigueur dans l'attaque, beaucoup de promptitude à la parade, que suit toujours une vive riposte en font un tireur complet.

Il a croisé le fer avec Bergès, avec Pini, à Aix-les-Bains, en 1894, puis au *Figaro*, en 1897, avec Lemoine, avec Conte, avec les Rouleau, avec tous les tireurs de nos jours enfin. En 1896, il fut vainqueur du tournoi international d'escrime organisé par le *Figaro*, mais ne prit pas part à celui de 1897, il a reçu les palmes académiques : il est membre de la Société des professeurs au collège Stanislas et secrétaire de l'Académie d'armes.

Son premier maître adjoint est M. Tassart. Né en 1868, engagé au 1^{er} zouaves en 1888, élève prévôt en 1889, prévôt la même année et chef de salle en 1890, Tassart fut libéré en 1891. Il fut d'abord pris comme maître adjoint par M. Reynaud, puis par Laurent et enfin par Ayat. Depuis deux ans à la salle Jean-Louis et à l'Ecole Fénélon, il a été reçu maître adjoint de l'Académie d'armes en 1895 et fut plusieurs fois lauréat des concours de cette Académie. C'est ainsi qu'il obtint en 1896 le 2^e prix d'exécution, en 1897 le 3^e prix et en 1898 le 2^e prix de démonstration.

Il a pris part à plusieurs assauts publics, notamment au Grand Hôtel, à l'assaut des prévôts, à la *Jeune Epée*, etc. Ses adversaires ont été MM. Timonier, Borringes, de Montesquiou-Fezensac, Harlet, Got, Vénot, etc.

Il fut pendant quelque temps le professeur particulier du prince de Chimay.

Très aimé et très estimé à la salle Jean-Louis, Kirchhoffer s'en montre très satisfait.

Le second maître adjoint est Alphonse Millet.

Né en 1872, il part au régiment en 1893 et com-

Donc le voyage de l'*Excelsior*, que montaient MM. Parceval Spencer et Lawrence Swinburne, n'a, non seulement pas le mérite de la nouveauté, mais encore s'est accompli dans des conditions de réussite dont Lhoste ne pouvait forcément pas bénéficier puisque, comme nous l'expliquons plus haut, il faisait la traversée en sens inverse, c'est-à-dire dans les conditions les moins favorables.

Disons, en terminant, que la traversée de la Manche a duré 2 heures 35 minutes, que l'*Excelsior* a atterri à

mence l'escrime en 1894 au 67^e de ligne avec le maître Caron. Il est reçu prévôt d'armes avec le numéro 1 au concours d'Amiens en 1895 et est nommé caporal la même année. Son temps fini, il quitta l'armée. Adorant l'escrime, il fait de grands sacrifices pour elle et entre à la salle Jean-Louis comme second maître adjoint. Son professeur, Kirchhoffer, reconnaît en lui de grandes qualités, le fait travailler et maintenant Millet est en passe de devenir un de nos meilleurs professeurs. Il a tiré plusieurs fois en public, au Grand Hôtel, à la Société de Géographie.

Il a été reçu maître adjoint de l'Académie d'armes cette année.

Intelligent, bien élevé, instruit, il promet d'aller loin.

(Cliché Boisdon.)

M. TASSART.



Le troisième maître adjoint de la salle Jean-Louis se nomme Léon Gervaise.

Il est plus jeune que les deux précédents, puis-

qu'il n'est né qu'en octobre 1874. Engagé volontaire, il commence l'escrime au régiment (de la main gauche); le goût des armes se développe chez lui, il devient élève prévôt; trois mois après, il est nommé prévôt avec le numéro 4 sur 79 concurrents.

Quelques mois plus tard, il obtient quatre gal-

lons de brigadier maître d'armes. Il quitte le régiment en 1896 et continue les armes dans la vie civile comme amateur, puis redevient professeur en entrant chez Kirchhoffer, où il apprend à connaître et à reconnaître les beautés de l'école de Jean-Louis dont il devient un admirateur fervent. Travaillant sans relâche, un bel avenir lui est assuré, si la chance veut bien le favoriser.

Il a tiré plusieurs fois en public, notamment avec M. Bézy, chef de salle à Joinville; Cuvillez, du 89^e de ligne; Rabany, professeur adjoint à l'Ecole de guerre; l'adjudant Lafoucrière, etc.

La Société parisienne d'escrime qui porte le nom de « Salle Jean-Louis » fut fondée à la salle de l'impasse Royer-Collard, que Kirchhoffer fils dirigeait après Kirchhoffer père, en juillet 1894, sous les auspices de Vigeant et de M. Broutin, avec Kirchhoffer comme professeur.

Régamey a réuni ces trois escrimeurs de talent autour du buste de Jean-Louis, en un dessin bien connu.

La clientèle de la salle est nombreuse et choisie; elle comprend d'excellents escrimeurs qui se disputent les leçons de Kirchhoffer et de ses prévôts et même celles de Vigeant, qui de temps en temps endosse le plastron et fait travailler d'autres que Kirchhoffer.

(Cliché Boisdon.)

VIGEANT.



(Cliché Boisdon.)

KIRCHHOFFER.



(Cliché Boisdon.)

M. GERVAISE.



(Cliché Boisdon.)

M. MILLET.

POUPEINS-MAUFRAIS

Un homme vient de mourir, dont le nom eut un tel retentissement dans le monde des escrimeurs, qu'il est de notre devoir de lui consacrer quelques lignes.

Poupeins-Maufrais était, en effet, l'un de ces passionnés, de ces fervents pour lesquels l'escrime est tout et rien n'est que l'escrime.

Il est mort à quatre-vingts ans, — puisqu'il était né à Cuba en 1818, — et jus qu'à l'année dernière il avait, chaque matin, fait une heure ou deux d'assauts et de leçons.

Dès qu'il cessa, sa santé s'affaiblit et l'on peut dire que c'est d'avoir abandonné l'escrime qu'il est mort. S'il l'eût continué, il serait encore parmi nous et nous pourrions encore voir son grand corps maigre, tout bardé de cuir, s'étendre en des fentes bizarres, se contorsionner en des mouvements étranges, se rapetisser, se grandir, s'amincir, et se disloquer de diabolique façon.

Ce n'était pas, en effet, un tireur modèle, mais un tireur étrange. En cinq minutes d'assaut, douze fleurets gisaient à ses pieds, tordus, rompus, brisés.

Il faisait de l'escrime physiologique, découverte par son professeur Chanoz, et ne parlait que de réflexes, de pulsations et d'évolutions centrifuges ou centripètes.

Sa dernière apparition en public fut au tournoi international de 1896 où j'eus le singulier avantage de croiser le fer avec lui.

Adversaire étrange, fougueux, violent, intrépide, qu'un coup de bouton en pleine poitrine n'empêchait pas de continuer sa phrase — oh ! combien physiologique !

Mais c'était un brave homme, toujours prêt à ouvrir sa bourse lorsqu'on venait lui parler d'une œuvre touchant l'escrime. Membre fondateur ou honoraire de presque toutes les sociétés, il est mort sans que personne en fût informé, et ce passionné de la réclame s'en est allé à sa dernière demeure comme un malheureux abandonné, suivi de six personnes à peine.



(D'après une aquarelle de F. Régancy.)

POUPEINS-MAUFRAIS.

Sa naïveté admirable permit de lui faire nombre de farces et les « bateaux » qu'on lui montait dans les salles d'armes sont légendaires. Ne lui fit-on pas croire un jour qu'il avait battu Mériçnac ! Mais il est mort, paix à son âme !

LOUIS PERRÉE.



LES ZÉBROÏDES

Il y a quelques semaines nous donnions dans la *Vie au Grand Air* la photographie du zèbre offert par l'empereur Ménélick au président de la République, zèbre qui fait l'admiration des nombreux visiteurs du Jardin d'Acclima-

tion. Lordello, située dans l'Etat de Rio de Janeiro. Ce mulet a été nommé par son créateur : zébroïde. Le mot paraît peut-être un peu scientifique, mais indique bien l'origine de l'animal. Les savants qui se livrent à l'étude de la

des produits issus de zébrasse d'âne et d'âne, de zèbre et d'ânesse ; on avait même réussi le croisement du zèbre femelle avec le cheval, mais ces divers produits diffèrent essentiellement du produit obtenu par le baron de Parana, comme le mulet fils de la jument et du baudet diffère du bardot, fils du cheval et de l'ânesse.

Au Brésil appartient la gloire d'être le berceau de ce produit nouveau : le zébroïde qui, en peu d'années supplantera le mulet actuel. Etant donné les qualités vraiment merveilleuses de ces jolies et élégantes petites bêtes aussi aptes à la selle qu'à trainer un cabriolet, on peut dire sans crainte que le zébroïde sera le mulet du vingtième siècle.

Les difficultés pour obtenir des produits d'un zèbre mâle ou femelle avec un autre animal sont très grandes ; elles proviennent surtout du caractère... amoureux du zèbre.

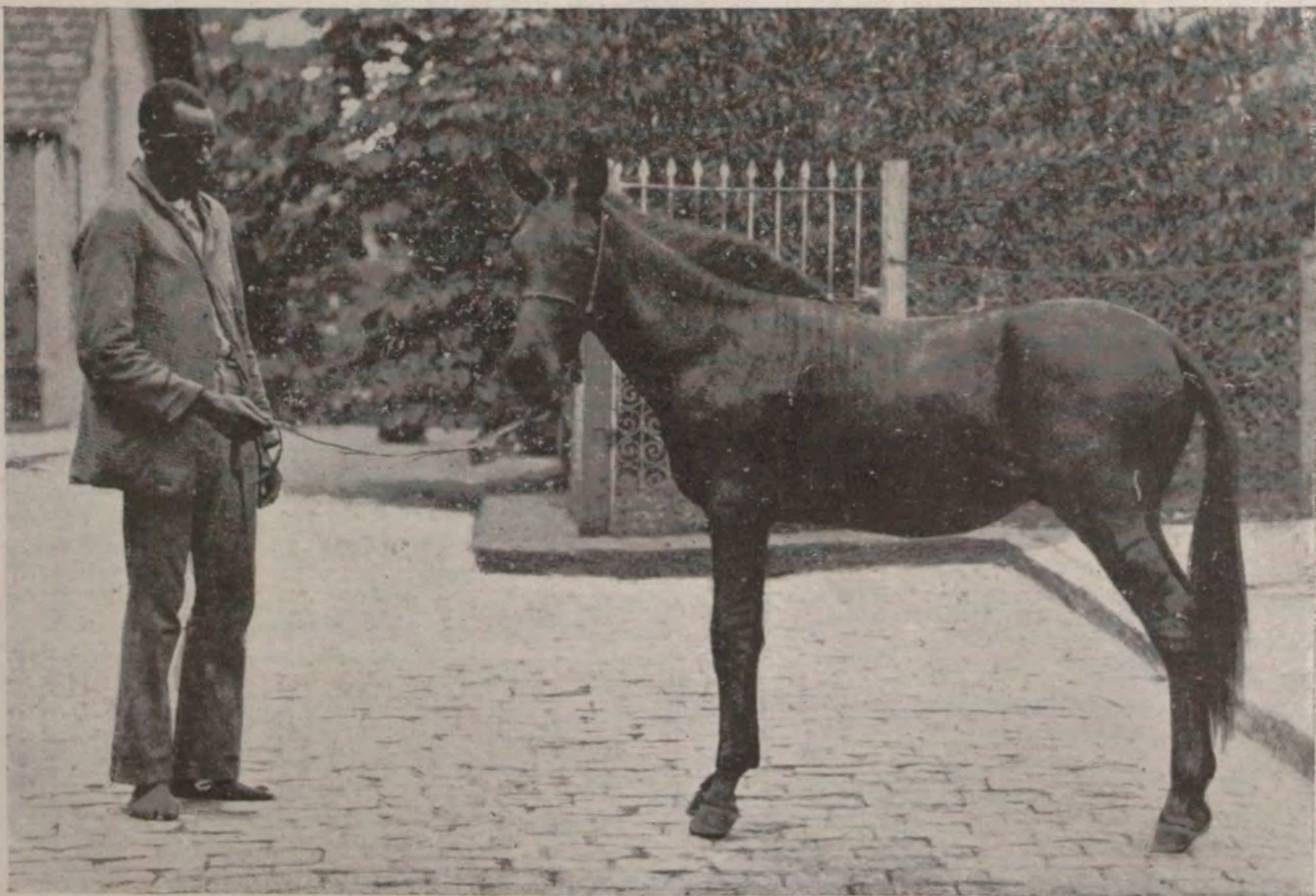
La difficulté est même grande d'obtenir des petits zèbres : on a même vu au Jardin d'Acclimation de Paris une femelle qui, très amoureuse chaque printemps n'a jamais consenti à la consécration de son union avec un joli petit âne blanc d'Egypte qu'elle avait cependant distingué ; au dernier moment elle se mettait dans des rages folles.

Ceci dit, revenons à la découverte du baron de Parana. Comment est-il arrivé à produire des zébroïdes ? Car, en somme, le Brésil jouit de la même température, ou à peu près, que la France.

M. le baron de Parana a commencé par habituer la jument à la société du zèbre ; pour cela, il a établi un petit pâturage, clos de six mètres carrés, où il a parqué une jument très douce avec un zèbre ; les deux bêtes faisaient bon ménage, un vrai ménage d'amoureux, c'était même le zèbre qui paraissait le plus emballé sur sa compagne. Un beau jour ou plutôt une belle nuit, le mariage fut consommé ; la jument, de race brésilienne, avait sans doute le tempérament plus chaud que les juments anglaises ou anglo-tarbaïses qui, jusqu'alors avaient été les compagnes des mâles zèbres. Au bout de douze mois exactement un poulain naissait, c'était un zébroïde que le baron de Parana nommait *Lordello* du nom de sa fazenda. Monsieur Zèbre avait pris goût à la race — nouvelle pour lui — de ses compagnes brésiennes ; quelques semaines après la naissance de son premier enfant, on le rendit veuf par persuasion : il s'aperçut certes du changement, mais l'amour aidant il se remaria et eut un nouveau rejeton, le jeune *Ménélick*. Le vieux souverain africain ne se doute certainement pas que là-bas, très loin de ses Etats, il possède un homonyme qui règne, entouré des soins les plus grands, non pas sur une armée, ni, sur un peuple, mais sur une famille dont il est le gardien vigilant ; car de nouveaux zébroïdes sont nés, tous très élégants, très doux, et tout à fait aptes à un service utile à l'homme qui les a fait naître.

Ces zébroïdes ont le poil fin, de couleur bai clair avec des bandes ou zébrures bien marquées sur la peau, sur le tronc, sur les hanches et sur les jambes. La tête est petite, les yeux sont grands, les babines longues, le museau tout à fait de race, les oreilles petites, les crins de la crinière et de la queue plus longs que chez l'âne ; et à la queue, les crins partent de la naissance comme chez le cheval ; les jambes sont musclées et solides, et la résistance à la fatigue est énorme comme chez le mulet.

Salut à ce nouvel animal, qui vient juste s'affirmer au



LORDELLO, 1^{er} zébroïde, né le 5 décembre 1896 de la jument *Stall* et du zèbre *Canon* (plantation de Lordello, propriété du baron de Parana).

MÉNÉLICK, 2^e zébroïde, né le 15 janvier 1897, de la jument *Ella* et du zèbre *Canon*.

tation. Aujourd'hui, grâce à l'extrême amabilité du baron de Parana, un des plus grands éleveurs du Brésil, nous avons la bonne fortune de présenter à nos lecteurs un animal — passez-moi l'expression — absolument inédit : c'est un mulet nouveau produit d'une jument et d'un zèbre, né et élevé par le baron de Parana dans sa fazenda de

zootechnie, seront sans doute étonnés d'apprendre que le croisement du zèbre avec la jument, essayé à maintes reprises en Europe a enfin réussi ; ce fait n'en est pas moins exact, les photographies sont là pour le prouver. Déjà, soit au Jardin Zoologique de Londres, soit au Jardin d'Acclimation, on avait obtenu, mais non sans difficulté,

moment où l'impératrice Automobile semble vouloir jeter un défi orgueilleux à nos races animales d'une élégance si vivante et d'un dévouement que ni la vapeur, ni le pétrole, ni l'électricité ne sauraient atteindre.

PAUL MÉGNIN.



LE PREMIER PRIX DE NOTRE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE SPORTIVE. (M. C. FAURE, À ARCACHON.)
(Voir les Echos.)



LE LIVRE D'OR DES CHAUFFEURS (Fin).
S. M. MÉNÉLICK, ROI DES ROIS. (Voir les Echos.)



(Cliché Blanc.)

M. ESCUDIER, LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE L'U. S. F. S. A.
(Voir les Echos.)



(Cliché Veseau.)

M. ÉMILE DUBONNET. (Voir les Echos.)

Vital
PNEUMATIQUE



LA CARROSSERIE AUTOMOBILE
25, RUE BRUNEL VINET



Le Gérant : VICTOR VOINOT,

Levallois-Perret. — Imp. CRÉTÉ DE L'ARBRE.